

PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION 2012

ANDREA SPINGLER
JACQUES LEGRAND

Dixième remise, avec des contributions de
Zehnte Verleihung, mit Beiträgen von

Stefan Zweifel
Bernhard Böschenstein

Ed. Irene Weber Henking

Soutien financier :
Fondation de Famille Sandoz,
Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature,
Collège de traducteurs Looren,
Ambassade d'Allemagne à Berne

Centre de Traduction Littéraire de Lausanne

TABLE DES MATIÈRES

ALLOCUTION DE BIENVENUE	
von Irene Weber Henking.....	9
REMISE DU PRIX À ANDREA SPINGLER.....	15
LAUDATIO	
von Stefan Zweifel.....	17
DANKESWORT	
von Andrea Spingler	35
BIBLIOGRAPHIE VON ANDREA SPINGLER.....	38
REMISE DU PRIX À JACQUES LEGRAND	45
ALLOCUTION	
par Bernhard Böschenstein	47
REMERCIEMENT	
par Jacques Legrand	57
BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE DE JACQUES LEGRAND	62

REMERCIEMENTS DE LA FONDATION DU PRIX LEMANIQUE DE LA TRADUCTION	65
LE PRIX LEMANIQUE DE LA TRADUCTION EN QUELQUES MOTS.....	67
EXTRAITS DES STATUTS DU PRIX LEMANIQUE DE LA TRADUCTION	69
PUBLICATIONS DU CTL.....	73

Allocution de bienvenue

IRENE WEBER HENKING

Mesdames et Messieurs les représentants du Canton de Vaud
et de la Ville de Vevey,
Mesdames et Messieurs les membres du Conseil de la Fondation
du Prix lémanique de la traduction,
Mesdames et Messieurs les jurés du Prix lémanique,
Mesdames, Messieurs,
Chères traductrices et chers traducteurs,

Chers lauréats,

Je suis heureuse de vous accueillir en présence de Dr. Otto Schneider, attaché culturel de l'Ambassade d'Allemagne de Berne ce soir à l'hôtel des Trois Couronnes de Vevey pour la 10^e remise du Prix lémanique de la traduction, décerné cette année à Madame Andrea Spingler, traductrice du français vers l'allemand et à Monsieur Jacques Legrand, traducteur de l'allemand vers le français.

Par la remise de ce Prix et le séjour de deux semaines au Collège de traducteurs Looren qu'il comprend, la Fondation du Prix lémanique de la traduction espère contribuer à la reconnaissance du travail des traductrices et traducteurs, à la compréhension mutuelle et aux échanges fructueux entre l'allemand et le français. Cette démarche vise ainsi à relativiser les problèmes de communication trop souvent évoqués entre ces deux cultures. Il semble évident aux instigateurs de ce prix qu'une bonne compréhension entre le français et

l'allemand, en Suisse et en Europe, est essentielle. L'anglais est sans aucun doute un moyen de communication répandu dans le contexte pluriculturel: nous en parlerons aussi lors de la manifestation 4+1 traduire qui accueille cette remise de Prix. Cependant, et malgré sa dominance, l'anglais, ne remplacera jamais le dialogue entre les autres langues et cultures européennes.

Car le dialogue, tout comme la traduction, suppose toujours une collaboration entre (au moins) deux langues, et il ne s'agit en aucun cas d'une appropriation, d'une expropriation ou d'une procédure à sens unique. C'est aussi pour cette raison que ce prix est remis à deux traducteurs en même temps.

Mesdames et Messieurs, Chers amis,

Connaissez-vous la véritable « tâche du traducteur » ? Peut-on réellement en parler ? Ne sommes-nous pas toujours obligés de recourir à une image ou à une métaphore pour dire ce qui se passe entre les langues, dans cet espace qui n'a pas de nom et ne connaît pas les mots ?

Si ce « passage » entre les langues dans lequel intervient un transfert linguistique, poétique, esthétique et culturel reste « métaphorique », le traducteur et la traductrice existent ! Ils ne sont pas les ombres de l'auteur et encore moins leurs fantômes ; le traducteur n'est pas transparent, la traductrice pas invisible, ils ne sont pas des passeurs et encore moins des traîtres.

Mais qui sont-ils ?

Claro, le traducteur de Salman Rushdie et Thomas Pynchon en France, définit le traducteur sans détours et sans images, en toute « transparence », comme suit: « Ni fidèle amant ni studieux ventriloque, le traducteur n'a ni l'audace d'un traître ni le zèle d'un copiste - en revanche, s'il veut rendre justice, et éclat, écho, au texte qui le requiert, il n'a d'autre choix que celui de devenir, au moins le temps d'un livre, écrivain. Ecrivain de sa traduction. »¹

Cette année encore, j'ai le plaisir de remettre, au nom du jury du Prix lémanique de la traduction, deux prix à deux écrivains de traductions pour la qualité de l'œuvre qu'ils ont créée tout au long d'une vie.

Andrea Spingler et Jacques Legrand se joignent donc aujourd'hui à la longue liste des lauréats du Prix lémanique, tous des écrivains de leurs traductions. Pour mémoire, j'aimerais citer leurs noms :

Walter Weideli (Suisse romande) et Eugen Helmlé (Allemagne) en 1985,

Philippe Jaccottet (Suisse romande) et Elmar Tophoven (Allemagne) en 1988,

Gilbert Musy (Suisse romande) et Helmut Kossodo (Allemagne) en 1991,

Georges-Arthur Goldschmidt (France) et Brigitte Weidmann (Suisse allemande) en 1994,

Etienne Barilier (Suisse romande) et Hanno Helbling (Suisse allemande) en 1997,

Colette Kowalski (France) et Yla Margrit von Dach (Suisse allemande) en 2000,

1 Christophe Claro: *Le clavier cannibale*, Edition Inculte, Paris, 2009, p. 185.

Claude Porcell (France) et Hans Stillet (Allemagne) en 2003, Marion Graf (Suisse romande) et Josef Winiger (Allemagne) en 2006, et Eva Moldenhauer (Allemagne) et Bernard Kreiss (France) en 2009.

Comme leurs prédécesseurs, nos deux lauréats n'ont pas essayé de transférer les œuvres qu'ils traduisent en passagers clandestins, d'une rive à l'autre. Ils les ont accueillies dans leur « parlance », dans leur « Sprachlichkeit » originale, comme le dit Antoine Berman, pour qu'elles accomplissent dans la langue de la traduction leur « manifestation du monde. »

Cette idée de l'œuvre en tant que « manifestation du monde » se retrouve dans deux passages que je voudrais vous lire à titre d'exemple et surtout comme promesse du plaisir que vous éprouverez à la lecture des livres de nos lauréats. Les extraits sont liés entre eux par le motif de l'eau, ou par l'expérience de la rive :

Je vous lis « uniquement » la traduction. Le premier extrait est tiré du roman « L'Adieu au Nord » de Pascale Kramer - qui nous fait l'honneur d'être présente dans la salle - paru en 2007 dans la traduction allemande d'Andrea Spingler :

« Tief über dem Horizont des dunklen Wassers kam die Sonne noch einmal hervor. Patricia schmiegte sich fröstelnd an Alain, während Luce die Fahrräder aufstellte. Die beiden Mädchen radelten los, gegen den Wind, gleichmässig und träge, als würden sie nie in Schwung kommen. Alain fuhr ein paar Sekunden neben ihnen her, um sie anzufeuern. Luce, den Kopf leicht geneigt wie unter dem Gewicht ihres Zopfes, wandte den Blick nicht von der Strasse. Er hupte, um ihre Aufmerksamkeit zu erregen, doch sie fuhr stur weiter, zitternd, als hätte sie Angst und hielt es

für möglich, dass er versuchte, sie zum Stürzen zu bringen.
Entsetzt beschleunigte er. »²

C'est à une époque et dans une langue tout à fait différente que se situe l'extrait de la traduction française de Jacques Legrand : « Cécile » de Theodor Fontane, paru en allemand en 1887. Les deux protagonistes ne pédalent plus contre le vent mais cherchent l'ombre, en passant d'une rive à l'autre.

« Cette proposition fut acceptée sur-le-champ, les dames prirent encore un sirop de framboise, et une minute plus tard, après avoir traversé une place inondée d'un soleil tropical, on longeait la Bode qui, ombragée sur ses deux rives par de vieux arbres magnifiques, courait en demi-cercle autour de la ville. L'eau clapotait à leur côté, les lumières dansaient et scintillaient autour d'eux et l'on s'amusa à franchir et refranchir les petites passerelles pour changer de berge selon qu'on y trouvait plus ou moins d'ombre. C'était un ravissement [...]. »³

En changeant « de berge selon qu'on y trouvait plus ou moins d'ombre », les deux lauréats créent la lumière et nous procurent un plaisir de lecture que d'autres prix n'ont pas encore reconnu.

Nous procédons maintenant à la remise des deux Prix lémanique de la traduction 2012 à Mme Andrea Spingler et à Monsieur Jacques Legrand.

2 Pascale Kramer: *Abschied vom Norden*, übersetzt von Andrea Spingler, Arche, Zürich, 2007, S. 75.

3 Theodor Fontane: *Cécile*, traduit par Jacques Legrand, Aubier, Paris, 1994, p. 45.

Remise du Prix à Andrea Spingler

Après des études de langue et littérature allemandes, de philosophie et de théâtre, Andrea Spingler traduit de célèbres auteurs de la littérature française comme Jean-Paul Sartre, Marguerite Duras, André Gide, Alain Robbe-Grillet et aussi Pascale Kramer. En 2007, Andrea Spingler a reçu le Eugen-Helmlé-Übersetzerpreis, prix qui porte le nom d'un des deux premiers lauréats du Prix lémanique de la traduction, lui-même créé et décerné pour la première fois en 1985 par Walter Lenschen. On constate que même les prix connaissent le principe de la descendance.

L'allocution en l'honneur de Madame Andrea Spingler est prononcée en allemand par Stefan Zweifel, critique littéraire, philosophe, et également traducteur, notamment du Marquis de Sade.



Laudatio

STEFAN ZWEIFEL

Scheue Treue

Eine freie Rede mit nachträglichen Ergänzungen

«Das Blut der Kalligraphen unterscheidet sich von dem der anderen Menschen, es wird dunkel im Kontakt mit Tinte, ihre Wunden trocknen schneller. Die Kalligraphen schreiben in sich hinein, dann lassen sie ein Stück ihres vom Alphabet geschwärzten Fleisches sehen. Man sagt, sie seien verschlossen, doch sie sind ganz einfach schamhaft und zeigen nur ungern ihr Inneres.»

Yasmine Ghata⁴

Gern hätte ich, doch dazu fehlte die Zeit, zuerst etwas in der Art gesagt wie:

Wir feiern hier ein Fest, ein Fest der Sprachen und ein Fest zu Ehren von Andrea Spingler und Jacques Legrand. Doch wie feiert man Feste? Nicht durch strenge Repräsentation, das wusste schon Jean-Jacques Rousseau, der hier in Vevey den Blick so genoss, den Wein vielleicht auch, und den Frau Spingler übersetzt hat, seinen Brief an d'Alembert⁵, wo er vor dem Theater warnt, das ein Instrument der Repräsentation sei, des kalten lasterhaften Widerscheins, der Erstarrung im Laster.

4 Yasmine Ghata: *Die Nacht der Kalligraphen*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Ammann Verlag, Zürich, 2007, S. 60.

5 Andrea Spingler: *Jean-Jacques Rousseau: Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, Übersetzung und theaterhistorischer Kommentar, München (Universität), 1975.

Das Fest aber, das Fest gelingt nicht im roten Prunk des Theatersaals, sondern dort, wo man einfach einen Pfahl in den Boden steckt, meint Rousseau, wo jemand ein Lied zu spielen beginnt, wo die Leute tanzen, die Glieder frei bewegen, dazu einen Schluck Wein, der das Fest und alles Feste in den Fluss bringt.

Unsere Sprache aber sei auch nur noch Repräsentation: erstarrt. Man schickt Leute ins Land, die die Schrift, dieses Werkzeug der Re-Präsentation, auf einem «placard» vor sich her tragen, darauf der Befehl: Geht in den Krieg! Der Staat hat die Schrift instrumentalisiert, um die Menschen zu instrumentalisieren.

Kalt und knöchern wie der Tod sitzen die Konsonanten in dieser Sprache, seit sie sich im Norden verhärtet hat, seit man mit dem Wort «Aidez-moi» einen Dolch und Degen ins Herz der Liebe stieß, die einst frei strömte, am Rand von Brunnen im Süden, wo man im sanften Hauch der Vokale und gewiegt von weichen Konsonanten wie dem M nur eins sagte: «Aimez-moi.»⁶

Zurück also ins Mütterliche jenes M, zurück in den hauchenden Fluss der Vokale, die nicht Träger des Sinns sind, wie die Konsonanten, sondern Hauch des Herzens, dahin zurück müssten wir finden in einem Fest zu Ehren der Übersetzer – und so versuche ich hier, frei zu sprechen. Mehr von der Zuneigung zur Arbeit von Frau Spingler getragen, mehr vom Wunsch beseelt, meinen Eindruck präsent zu machen, als vom Willen, mein Wissen zu repräsentieren.

Doch das sagte ich nicht, sondern sagte nur:

6 So in Rousseaus Schrift über den Ursprung der Sprache, *Essai sur l'origine des langues*, Gallimard, Paris, 1990, S. 110.

Ich stehe etwas unter Schock, meine lieben Damen und Herren, es hat mir etwas die Sprache verschlagen, vor allem, Mesdames et Messieurs, hat es mir die französische Sprache verschlagen:

Ich stehe etwas unter Schock, weil ich jetzt plötzlich neben Andrea Springer sass. Ich wusste gar nicht, dass es sie gibt, ich habe nur ihre Bücher gekannt, aber auch von diesen Büchern nur einen kleinen Teil. Stellen Sie sich vor, wie immens viel sie übersetzt hat, von Pascale Kramer über Patrick Modiano bis hin zu Rousseau, und wenn Sie sich ausmalen könnten, wie viel von dem, was sie übersetzt hat, mir nicht bekannt ist, dann würden Sie verstehen, dass ich mich etwas schäme, hier zu stehen.

Immerhin, ein paar Bücher von ihr habe ich gelesen. Das habe ich einfach alles als Beweis hierher gebracht. Aber ich hab's auch hierher gebracht - ich würde es gerne ablegen, aber ich kann's jetzt nicht ablegen ... -, weil ich damit etwas anderes augenfällig machen wollte: Eine grundlegende Differenz zwischen meinem theoretischen Vorwissen und ihrer Praxis.

Der eigentliche Schock sitzt nämlich so tief, weil Frau Spingler ganz anders übersetzt als ich mir das Übersetzen immer vorstellte oder selber praktiziere. Ja, es hat mich erschüttert, wie sie übersetzt, schlicht und scheu. Einfügsam. Anschmiegsam:

Ich bin mit diesem phallischen Turm aus Büchern hierher gekommen, wollte sogar einen noch höheren phallischen Turm zu Babel aufbauen mit all ihren Übersetzungen und dann diesen phallischen Turm bestaunen und im eigenen Narzissmus zeigen, dass ich Walter Benjamin kenne und dass ich Jacques Derridas' Deutung von Benjamin kenne und auch

die Studie von Hirsch über Benjamin und Derrida⁷ verstehe. Und dann wollte ich, «ejakujubilierend» in der Höhe zwischen Hölderlin und Sophokles sagen: Ja, die wahre Übersetzung ist unverständlich und verweist auf die Sprache von Babel, die einst verloren ging und dereinst vielleicht als kommende Sprache wieder zu uns kommt, von den Übersetzern herbeigeschrieben, in jener dritten Sprache zwischen dem Original und der Übersetzung.

Ich habe mir also vorgestellt, dass ich mich da hinter diesem phallischen Narzissmus meines Wissens verbergen kann, hinter diesen Büchern, aber ich kann es nicht, ich stehe etwas nackt da, entwaffnet durch die schlichte Scheu und Treue der Übersetzungen, die ich in meinem Arm trage wie ein entführtes Kind.

Unsicher, weil Frau - Spingler hier sitzt. Sie merken, ich habe Mühe, den Namen auszusprechen, der Name ist mir oft begegnet, aber ich habe ihn nicht in dem Sinne wahrgenommen wie bei vielen anderen Übersetzern⁸, die sich vordrängen, die sich - was ich es jetzt auch mache - selber in den Mittelpunkt stellen, sondern sich wie Frau Spingler zurücknehmen und ganz in den Dienst am Werk stellen.

Ich wusste nicht, wo sie lebt, ich weiss auch jetzt nicht, wie sie lebt, mit wem sie lebt. Ich habe auf der Website des Deutschen Übersetzerverbandes gelesen, sie lebe «in der übersetzerischen Diaspora»⁹. Gott weiss, wo das ist.

Sie lebt letztlich im Nirgendwo zwischen der französischen und der deutschen Sprache, irgendwo an einer Grenze,

7 Alfred Hirsch: Der Dialog der Sprachen. Studium zum Sprach- und Übersetzungsdenken Walter Benjamins und Jacques Derridas, W. Fink, München, 1995.

8 Hans Wollschläger, Arno Schmidt, Friedhelm Rathjen.

9 www.literaturuebersetzer.de

an einer Grenze, die durch sie selber hindurch geht, sie ist selbst ein Grenzdorf zwischen den Sprachen.

Ich habe mir nämlich versucht vorzustellen, wie und wer sie sein könnte, indem ich die Bücher las, die sie übersetzte. Und daraus ergab sich ein Mosaik, ein Phantombild.¹⁰

Im Dorf der Zigeuner

Agota Kristof also, *Die Analphabetin*. In diesem Buch der grossen, schmerzlich vermissten Autorin kommt so ein Dorf vor¹¹: Ein Dorf, in dem wir vielleicht alle aufgewachsen sind, wenn wir nur ehrlich mit uns selbst sind - es ist ein Dorf, in dem man nur eine Sprache spricht!

Wir wuchsen also alle in einem Dorf auf, wo es nur eine Sprache gibt. Und am Rand des Dorfes, da - so schreibt Agota Kristof - da leben Zigeuner - die haben aber keine Sprache - es ist irgendetwas Erfundenes, was die reden ... Und wenn sie ins Dorf kommen, einen Korb verkaufen, dann reden sie ja in unserer Sprache mit uns. Und ab und zu hinterlassen sie vielleicht ein Wort, das wir nicht kennen. Wie jenes Glas, das für sie markiert ist in der Bar, weil niemand aus diesem Glas trinken will, aus diesem Glas der Zigeuner, aus diesem Glas der fremden Sprache.

Und so schützen wir uns eigentlich vor dem Eintritt des Fremden in unsere eigene Sprache, schotten uns ab. Und da gibt es eben jene Leute, die an den Rändern der Dörfer ent-

10 Passend zum Übersetzer, der als Gespenst oft unsichtbar den Text einflüstert.

11 Agota Kristof: *Die Analphabetin*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Ammann Verlag, Zürich, 2005, S. 31-35.

lang gehen und diese Erkundung der Sprache auf sich nehmen und sich der Verstörung aussetzen.

Agota Kristof selber hat sich dieser Verstörung aussetzen müssen, sie musste ihr Land verlassen, ging über die Grenze, im Gepäck die Windeln für ihr Kind und Wörterbücher¹². Windeln und Wörterbücher – wie schön!

Sie kam zunächst in den deutschen Sprachraum, dann vor allem hierher, ganz in die Nähe, ins Französische, eine Sprache, die ihr vollkommen fremd war. Und in der sie sich nie ganz heimisch fühlen wird – zigeunerisch bildete sie sich eine Art eigenes Idiom. Eine Privatsprache. Wie es die Aufgabe der grossen Dichter ist. Und diese Sprache nachzubilden, ist dann die Aufgabe der Übersetzer.¹³

Ob Andrea Spingler je mit Windeln über eine Grenze zog, ob sie Kinder hat, weiss ich nicht, aber Wörterbücher und Wörter hat sie sicher über Grenzen geschmuggelt. Und zwar Wörter, wie sie in ihrer Schlichtheit für die Übersetzung von Agota Kristof passen.

Kristof hat in einer Fabrik¹⁴ gearbeitet, Gedichte geschrieben, denn in der Fabrik, da ist es laut, und es gibt Rhythmen, und es rattert, und was soll man da machen, wenn es so langweilig ist, man überlegt sich ein paar Zeilen und schreibt die am Abend vielleicht nieder – das Gedicht: Wo je-

12 *Ebd.*, S. 45.

13 «Ich spreche Französisch seit über dreissig Jahren, ich schreibe es seit zwanzig Jahren, aber ich kann es immer noch nicht. Ich spreche es nicht fehlerfrei und schreibe es nur mit Hilfe von häufigem Nachschlagen in Wörterbüchern. Aus diesem Grund nenne ich auch die französische Sprache eine Feindessprache. Es gibt noch einen anderen Grund, und das ist der schwerer wiegende: diese Sprache tötet allmählich meine Muttersprache», *ebd.*, S. 34-35.

14 *Ebd.*, S. 57.

des Wort sich dagegen wehrt, in die Fabrik unseres Lebens eingespannt zu werden, zum Werkzeug zu verkümmern, auf dem Fliessband der konventionellen Syntax getragen. Im Gedicht pocht das Wort auf seine Freiheit, seine Andersheit.¹⁵

Sie hat in dieser Fabrik Gedichte geschrieben und sie hat über die Sprache nachgedacht und über ihre Unfähigkeit, ganz korrekt französisch zu schreiben, in der Fremdsprache anzukommen, die eine «Feindessprache» ist und sie bedroht: «sie tötet allmählich die Muttersprache»¹⁶.

Sie lernt dann als Analphabetin, als sie schon lange französisch sprechen kann, französisch schreiben und lesen; und neue Welten tun sich ihr auf durch diese Sprache, Rousseau, Sade, Voltaire,¹⁷ aber sie beherrscht diese Sprache nicht, sie schreibt eine Rumpfsprache mit Sätzen, die einen eigenen Dialekt bilden und der dann so sanft abgebildet ist in der Übersetzung von Frau Spingler, wie von phantomatischer Geisterhand.

Sätze, die uns tief treffen. Analphabetische Sätze fast, mit winzigen Regelverstössen. Da stellen sich zwei Fragen: Wie bildet man dies nach? Und noch tiefer: Sind wir nicht alle auch ein wenig Analphabeten, wenn wir uns vergleichen mit diesen Dichtern, diesen Autoren, dieser Übersetzerin?

15 Mit dem A der Analphabetin spielt Kenneth White in *Der blaue Weg. Eine Reise*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Arche Verlag, Zürich, 1984, S. 29, und zitiert ein Motto von Heidegger, das für jede übersetzerische Reise ins Fremde gilt: «Wer fremd ist, wandert vorwärts.» (*ebd.*, S. 8).

16 Agota Kristof: *Die Analphabetin*, S. 35.

17 *Ebd.*, S. 74.

Im Haus der Angst

Dann habe ich mir vorgestellt, dass Frau Spingler in einem Dorf wohnt, wo die Zigeuner eben ein- und ausgehen dürfen, ein anderes Dorf, ein offenes Dorf.

Ich habe mir vorgestellt, wie sie vielleicht in einem Haus lebt wie Marguerite Duras, die sie auch übersetzt hat. Ein Haus der Angst.¹⁸ «Mein Zimmer», sagt Duras, «das ist nicht ein Bett, weder hier, noch in Paris, noch in Trouville. Das ist ein bestimmtes Fenster, ein bestimmter Tisch, Gewohnheiten mit schwarzer Tinte, nicht aufzutreibenden Sorten schwarzer Tinte, das ist ein bestimmter Stuhl.»¹⁹ Ich habe mir also vorgestellt, Frau Spingler lebt in einem Haus in der Angst, der Angst der anderen Autoren, die sie übersetzt, kombiniert noch mit der eigenen Angst, dem gerecht zu werden. Ein Haus mit einer doppelflügeligen Tür-Angel-Angst.

Sie lebt aber auch nicht im Bett, sondern eben im Schreiben. Irgendwo. Dort lebt sie und schreibt und übersetzt Duras, sucht dem «non-sens» des «écrivain» einen Sinn zu geben.

Dem Wort «pur» etwa, dem Wort «rein».²⁰ Ein Wort, das nur allein stehen kann, allein in der Einsamkeit wie dieses Haus zwischen Teich und Tinte.²¹ Ein Wort, das in Deutschland nicht mehr existieren dürfe, wegen der Reinrassigkeit, wegen der Verfolgung der Juden. Man sollte es auslöschen, verbrennen, meint Duras. Da habe ich mir überlegt,

18 Marguerite Duras: *Der Tod des jungen englischen Fliegers*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1995.

19 *Ebd.*, S. 15.

20 *Ebd.*, S. 105.

21 *Ebd.*, S. 15-16.

wie übersetzt man dann das - ein Wort, das es im Deutschen nicht mehr geben dürfte? Die Geisterhand ein Geisterwort: Rein - lauter - klar?

Wie übersetzt man überhaupt Wörter, die sich uns entziehen, die durch die Leere fallen und plötzlich sich zu einem Buch zusammenballen, wie Duras in *Schreiben* schreibt. Wie sich dieser Angst aussetzen des Schreibens und Scheiterns, wie diesen neutralen Ton finden?

Hier hätte ich gern gesagt, aber es vergessen: Ihn suchte Duras beim Schreiben und fand ihn - offenbar auch im Leben: «Ich gleiche aller Welt. Ich glaube, niemand hat sich je nach mir umgedreht auf der Straße. Ich bin die Banalität. Der Triumph der Banalität.»²² Dazu braucht es beim Übersetzen mehr Mut als beim Virtuositentum.

Ich habe mir überlegt, wie das so ist, wenn man so viel übersetzt hat, wie man die Sprache findet für diese verschiedenen Autoren. Und es scheint fast, als halte sie sich so zurück, wie es Duras den Autorinnen rät: «Die Frauen sollen die Bücher, die sie schreiben, nicht ihren Liebhabern zu lesen geben.»²³

In ihrem Haus der Angst träumte Duras von einem Namen: Yann Andréa Steiner. Vielleicht hat Duras dort auch von einem anderen Namen geträumt: Andrea Spingler ...

Die Hand der Kalligraphin

Der Liebhaber aus Nordchina von Duras: Die Szene, wo dieser Liebhaber die Hand im Auto hält und das Mädchen sieht

22 *Ebd.*, S. 37.

23 *Ebd.*, S. 16.

die Hand des schönen Chinesen.²⁴ Die Hand wie ein Tier, ein Ding, leblos liegt sie da. Sie beschnuppert sie, schaut sie an und lässt sie fallen. Und die Hand fällt runter, wie Duras die Sätze fallen lässt, aus dem Handgelenk, und aus diesem Handgelenk schüttelt auch Frau Spingler diese Sätze. Geisterhand in einem Geisterhaus.

Schöne Sätze aus der Hand der Kalligraphin dann im Buch von Yasmine Ghata, das sie auch übersetzt hat. Eine Hand die zitterte, im Alter der Kalligraphin, die schöne Buchstaben schrieb, Buchstaben eines arabischen Alphabetes, das vertrieben und ersetzt wurde durch eine Art lateinisches Alphabet, ein staatlich verordnetes Analphabetentum in der Türkei, sozusagen. Mit acht statt drei Vokalen. Damals ritt die Sprachpolizei in die Dörfer und lauschte die alten Wörter ab, verbot diese Wörter.²⁵ Gegenbild zu den Zigeunern.

Die Kalligraphin schreibt trotz Polizei auf einem Blatt Papier, das sie nicht anhaucht, denn die Schrift muss trock-

24 Marguerite Duras: *Der Liebhaber aus Nordchina*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1994, S. 36-37.

Dort auch ein Hinweis an Übersetzer: «Die Hand, fügsam, lässt es geschehen.»

In Duras' *Sommerregen* liest Ernesto, ohne lesen zu können, und zwar so: «Er habe irgendeiner Wortzeichnung ganz und gar willkürlich eine erste Bedeutung gegeben. Dann habe er dem folgenden zweiten Wort eine andere Bedeutung gegeben, aber unter Berücksichtigung der dem ersten Wort unterstellten ersten Bedeutung, und das, bis der gesamte Satz etwas Sinnvolles bedeutete. So habe er begriffen, dass das Lesen eine Art kontinuierlicher Ablauf einer von einem selbst erfundenen Geschichte im eigenen Körper sei», aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1991, S. 19 - darüber hätte ich gerne gesprochen, aber ich vergass es. Wie man sich vortastet und die Sprache im eigenen Körper spricht - wie dann bei der Kalligraphin.

25 Yasmine Ghata: *Die Nacht der Kalligraphen*, S. 58 f.

nen, von allein, dann ist die Präsenz Gottes in der Schrift.²⁶ Wie übersetzt man das – von Hand, mit dem Computer?

Und wie zeichnet man solche Wörter nach? Denn im Blut dieser Kalligraphin, da fließt ein anderes Blut, ein Blut, das schneller trocknet, schwarz wird, und wenn man die Wunde aufschneiden würde, man würde in diesem Blut schwarze Schriftspuren sehen.²⁷

Einmal wird sie von einem erotischen Wahn getrieben und beginnt, die Buchstaben in erotischer Verschmelzung hinzuzeichnen,²⁸ und ganz am Schluss nach dieser Ekstase des Schreibens sieht man: Was sie geschrieben hat, ist ununterscheidbar vom Original. Kopie und Vorlage sind verschmolzen.²⁹ Höchstes Ziel vieler Übersetzer.

Ist Frau Spingler nicht diese Kalligraphin, von der es heisst, sie kehre das innere Blut eben nicht nach aussen, aus Scheu und Zurückhaltung?

Unter Doppelagenten

Aber es kann nicht alles verschmelzen, und die Scheu untergräbt manchmal die Treue. Frau Spingler hat wohl gewisse Widerstände gehabt, mit Alain Robbe-Grillet ganz zu verschmelzen. Robbe-Grillet, der eher, wie ich hier, dazu neigt,

26 *Ebd.*, S. 14: «Die Kalligraphen haben alle versucht, jene göttliche Präsenz zu erfassen, keinem ist es gelungen.» Die absolute Präsenz, der auch wir Übersetzer nachtrauern.

27 Vgl. das Motto, *ebd.*, S. 60.

28 Wie sollte man da nicht an George Steiners Bemerkung zu Kopula und Kopulation als Merkmal aller Spracharbeit denken; George Steiner: *Nach Babel. Aspekte der Sprache und des Übersetzens*, übersetzt von Monika Plessner, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1975.

29 Yasmine Ghata: *Die Nacht der Kalligraphen*, S. 40: «Selim selbst konnte die Kopie nicht mehr von der Vorlage unterscheiden.»

einen phallischen Turm von Babel aufzurichten, mit seinem Wissen über Kierkegaard und Kafka zu protzen.

In *La reprise* lässt er immer wieder Doppelagenten auftauchen, Schubladen mit doppeltem Boden³⁰, doppelte Vorhänge, la «doublure» - das Innenfutter des Schuhs³¹. Sie folgt da nicht überall diesem Schuh- und Konzeptfetischisten und sie weicht das konzeptuelle Kalkül auf, dieses Auftrumpfende und Aufprotzende mit diesen Motiven und dem Wort der «reprise», das wandelt sie ab, weicht es in Synonymen auf.³²

Bei Robbe-Grillet geht der Erzähler, der Agent, über die Grenze, kurz nach dem Krieg, von Frankreich nach Deutschland. Er sitzt im Zug, geht hinaus, dann sieht er, als er zurückkommt, dass an seinem Platz in diesem langen Zug, in diesem rhythmischen Zug die Abteile offenbar die Position vertauscht haben, wie Nebensätze in der Syntax, jetzt sitzt jedenfalls jemand anderer an seinem Platz: sein Doppelgänger.³³

30 Alain Robbe-Grillet: *Die Wiederholung*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2002, S. 47.

31 *Ebd.*, S. 185 («Doublure» fällt hier weg). An anderer Stelle das Verb, jemanden überholen, „doubler qn“.

32 Zumal auf Deutsch keine neue Kierkegaard-Übersetzung vorliegt, wie auf Französisch, wo sich Robbe-Grillet auf eine neue Fassung von Kierkegaards Werk unter dem Titel «reprise» beruft. Frau Spingler folgt dem üblichen Sprachgebrauch des eingedeutschten Kierkegaard: *Die Wiederholung*.

33 *Ebd.*, S. 12.

Ein eigenes Problem ist, dass Robbe-Grillet viele deutsche Worte in den französischen Text einbaut, meist bellendes Post-Nazi-Deutsch. Das wirkt im Original plumper noch als im Deutschen. Andererseits gewinnt die Kindheit des Erzählers eine andere Note: er wuchs in «Nord-Finistère» auf, da denkt man im Original nur an Finis Terrae, den Untergang und das Ende der Welt, im Deutschen aber taucht die gesamte Kindheit, als der Erzähler in

Oder vielmehr: Sein Zwillingswort. Er muss dieses andere Wort, dieses deutsche Wort auswechseln, zuletzt sogar umbringen, sich an die Stelle dieses Wortes setzen.³⁴

Er hat einen neuen Pass, Westberlin und Ostberlin, hin und her, mit immer neuen Namen und Passfotos, Henri Robin, HR, Ascher, Wallon auch, so heisst er, immer anders. Als wäre er ein Synonym. Das Ich ist ein Synonymer. Und der Übersetzer sein Doppelagent.

Zum Schluss ein Kuss

Am Schluss kommt dann auch die Erotik ins Spiel, Urbild der Repetition zwischen Libido und Todestrieb.³⁵ Die «Glieder-mädchen»³⁶, wie es deutsch im französischen Text heisst, das sind bei Robbe-Grillet natürlich die jungen Mädchen. Und auch die Sprache ist für ihn ein solches Mädchen, eine Gliederpuppe und Gliederpuppenveransammlung mit all den «articulations» der Artikel und Gelenke.

Deutschland bei Ferien mit oder bei der Mutter schlief (*ebd.*, S. 207) und sich von den andern Kindern beim Spielen am Strand durch die Sprache so getrennt fühlte (*ebd.*, S. 71), durch die «Zunge» getrennt, und alles wirkt ins Düstere und Finstere getaucht. Nord-Finistère eben.

34 Die Zwillinge, «jumeaux», werden vom Nachtsichtgerät aufgenommen, das «jumelle» heisst, auch hier verzichtet Andrea Spingler auf eine künstliche Nachbildung des etwas aufdringlichen Motivs.

35 Zentrale Passage auf S. 97. Dies führt zum Gedanken: Wenn die erste Liebe schon eine «répétition» ist, ist ihr die «reprise» eingeschrieben, so wie dem Original die Übersetzung. So würde dann doch die Wiederholung zum Ureigenen des Originals gehören und man könnte Benjamin und Derrida einbringen. Die Bewegung des Originals trägt immer schon die Übersetzung in sich.

36 *Ebd.*, S. 55.

Da wird auch Erotik betrieben, wie bei der Kalligraphin mit der Buchstabengestalt, aber es ist bei ihm eine kalte, fast schon pornographische Sprache, sadistisch, man quält die Mädchen etwa mit dem doppelten Akkusativ, der sich in eine «doppelte Akusation» wandelt³⁷, bei der glühende Zigaretten vor klaffenden Schenkeln drohen ... und es scheint:

Andrea Spingler fühlte sich wohler beim Übersetzen der sanften Ekstase von André Gide: *Die Ringeltaube*, diesem ganz kurzen Text über einen Gang durch die Nacht, an Heuschobern vorbei, ins Bett zuletzt, denn für Gide war das Zimmer immer auch ein Bett, dort die Begegnung mit dem jungen Mann, der beim Liebemachen gurrte wie eine Taube.³⁸

Wohler wohl auch bei Duras, wo die Hand des Chinesen mit den seltsamen Fingernägeln durch eine andere Hand gestreichelt wird: Die Hand des Mädchens, auf der Scheibe des Autos. Und das Mädchen drückt in einer Szene die Lippen auf die Scheibe des Autos und küsst ihn durch die Scheibe hindurch.

Das ist etwas anderes als Robbe-Grillet, bei dem das Wort «Spiegel» schon im ersten Band der Autobiographie³⁹ vorkommt, auch sie von Frau Spingler übersetzt, diese narzisstische Selbstbetrachtung – und wie gesagt, wenn ich sel-

37 *Ebd.* S. 232 f.
Gefuchtel mit der Peitsche der neunschwänzigen Peitsche der Konzepte, wenn ich so sagen darf. «Doceo puellas grammaticam.» Die Übersetzerin lehrt den Autor dann weniger Grammatik-Doublures.

38 «Ich verharrte aufgerichtet, über ihn gebeugt, in einer Art Angst, Verblüffung, Verwunderung vor seiner Schönheit.» André Gide: *Die Ringeltaube*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Deutsche Verlags-Anstalt, München, 2006, S. 27.

39 Alain Robbe-Grillet: *Der wiederkehrende Spiegel*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1986.

ber übersetze, neige ich auch zum Spiegel, möchte mich darin betrachten, wie toll ich alles kann, aber Frau Spingler ist keine Spiegelübersetzerin, die sich selbst darstellen und bestaunen will in ihrer allgewaltigen Sprachmacht, sie will nicht über den Autor erhaben sein, oder gar zeigen, dass sie alles durchschaut hat und ihn noch verbessern kann, kritisieren, dekonstruieren – sondern sie fügt sich ein, sie schmiegt sich an.

Der Spiegel ist bei ihr eine Scheibe und dieser Kuss dann, dieser Kuss des Mädchens und dieser Kuss der fremden Sprache geht durch die Scheibe des Autos hindurch⁴⁰ – erreicht den Chinesen, erreicht uns, berührt uns, ganz schlicht und scheu. So wird die Übersetzung zum Kuss.

Für mich war das, wie gesagt, ein Schock⁴¹ – vielen Dank für Ihre Arbeit.

40 Marguerite Duras: *Der Liebhaber aus Nordchina*, S. 54.

41 Vielleicht ein heilsamer ...

Bibliographie der Laudatio von Stefan Zweifel

- DURAS, Marguerite: *Der Liebhaber aus Nordchina*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1995.
- DURAS, Marguerite: *Der Tod des jungen englischen Schreibers*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1995.
- DURAS, Marguerite: *Sommerregen*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1991.
- GHATA, Yasmine: *Die Nacht der Kalligraphen*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Amman Verlag, Zürich, 2007.
- GIDE, André: *Die Ringeltaube*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Deutsche Verlags-Anstalt, München, 2006.
- HIRSCH, Alfred: *Der Dialog der Sprachen. Studium zum Sprach- und Übersetzungsdenken Walter Benjamins und Jacques Derridas*, W. Fink, München, 1995.
- KRISTOF, Agota: *Die Analphabetin*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Amman Verlag, Zürich, 2005.
- ROBBE-GRILLET, Alain: *Der wiederkehrende Spiegel*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1986.

- ROBBE-GRILLET, Alain: *Die Wiederholung*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2002.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques: *Essai sur l'origine des langues*, Gallimard, Paris, 1990.
- SPINGLER, Andrea: *Jean-Jacques Rousseau: Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, Übersetzung und theaterhistorischer Kommentar, München (Universität), 1975.
- STEINER, George: *Nach Babel. Aspekte der Sprache und des Übersetzens*, übersetzt von Monika Plessner, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1975.
- WHITE, Kenneth: *Der blaue Weg. Eine Reise*, aus dem Französischen übersetzt von Andrea Spingler, Arche Verlag, Zürich, 1984.

Dankeswort

ANDREA SPINGLER

Liebe Irene Weber-Henking, lieber Jacques Legrand, liebe Juroren und Laudatoren und Honoratioren, liebe Kollegen, liebe Freunde der Literatur und des Übersetzens,

es ist ein großes Glück, einen Preis zu bekommen.

Das Übersetzen ist ein einsames Geschäft, man kann froh sein, wenn man einen guten Lektor hat, der die geleistete Arbeit wahrnimmt; manchmal kann man sich auch über eine Rezension freuen - oder ärgern -, aber sonst bekommt man wenig Echo, selbst engste Freunde habe ich noch nicht dazu erziehen können, in die Bücher, die sie lesen, vorne reinzuschauen und sich eventuell sogar den Namen des Übersetzers zu merken.

So wird man durch einen Preis für Jahre und Jahrzehnte des Lernens, Zweifelns, Findens und manchmal Findens belohnt und plötzlich ins Scheinwerferlicht gehoben, wo man sich unwohl fühlt ... aber endlich auch anerkannt.

Es ist ein großes Glück, habe ich gesagt, aber ein noch größeres ist es für mich, einen Schweizer Preis zu bekommen. Der noch dazu diesen schönen See-Namen trägt, der alle Nord?-Deutschen veranlaßt zu fragen, was denn das heißt: lémanique.

Nicht weil der Preis aus Schokoladentalern besteht - das hatte ich zwar insgeheim gehofft -, ist das Glück noch größer, und auch nicht so sehr, weil er in dieser herrlichen

Landschaft, an diesem blauen See verliehen wird, sondern weil die Schweiz ein Land der Sprachen (meiner Sprachen und meiner Großmuttersprache, ja, auch des Dialekts) und der Literatur ist und nicht zuletzt ein Übersetzerparadies.

Es gibt hier das wunderbare Übersetzerhaus Looren – ein Ort des Luxus, der Gastfreundschaft, der klösterlichen Arbeitsstille und der anregenden Begegnungen mit Kollegen aus aller Welt, die ich manchmal beneide, weil sie die großartigsten Autoren in ihre fernen Sprachen übersetzen dürfen, wie Musil oder Thomas Mann oder Kafka.

Es gibt Romainmôtier, Château Lavigny, es gibt die verdienstvolle Einrichtung der zweisprachigen Lesungen in Schulen, es gibt Festivals aller Art, die auch Übersetzer einladen und zu Wort kommen lassen, und gar dieses hier, das sich ganz der Übersetzungskunst widmet und hinter dem das nicht hoch genug zu lobende Centre de traduction littéraire der Uni Lausanne steckt.

Überall beschäftigt man sich mit der Sprache und den Sprachen, und das ist unsere, das ist meine Leidenschaft. Ich höre furchtbar gern die mehr oder weniger unverständliche oder dem Fremden gegenüber gezähmte Mundart und ich liebe die Wörter, die ich von meiner Basler Großmutter gehört habe, wie währschaft (ich weiß gar nicht, wie man das schreibt) oder Gipfeli. Der andere Singsang, den das Französische in der Welschschweiz oder auch das Französische der Deutschschweiz hat, ist Musik in meinen Ohren, aber ich weiß nicht, ob die Lausanner und Genfer auch so schöne Extrawörter haben.

Der Zufall hat gewollt, dass meine erste Übersetzung, noch bevor ich auch nur im Entferntesten daran dachte, dass das mein Beruf werden könnte, ein Text von Rousseau war.

Aber dann hat es lange gedauert, bis ich wieder eine Autorin aus der französischen Schweiz übersetzen durfte, und das war Pascale Kramer. War - denn der deutschschweizer Verlag, der ihr über Jahre die Treue hielt, existiert so nicht mehr, und einen neuen habe ich noch nicht gefunden. Wie für so viele interessante Bücher aus der Romandie. Denn die Verlage, die deutschen, aber auch die schweizerdeutschen lassen sie links liegen. Das ist schade und ungerecht. Als Laie dachte ich, es müsse in dieser vielsprachigen Schweiz selbstverständlich sein, dass die Literatur des Landes in die anderen Landessprachen übersetzt wird.

Als Laienschweizerin möchte ich mich von ganzem Herzen für diesen großzügigen Schweizer Preis bedanken.

Bibliographie von Andrea Spingler

Jean-Paul SARTRE: *Briefe an Simone de Beauvoir und andere: 1926-1939*, Band 1, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1984.

Briefe an Simone de Beauvoir und andere: 1940-1963, Band 2, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1985.

Die respektvolle Dirne, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1986/87.

Marius PERRIN; Jean-Paul SARTRE: *Mit Sartre im deutschen Kriegsgefangenenlager, Mathieus Tagebuch [ein Fragment], Bariona oder der Sohn des Donners [ein Weihnachtsspiel]*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt 1983.

Marguerite DURAS: *Im Park*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1987.

Véra Baxter oder Die Atlantikstrände, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1987.

Sommerregen, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1991.

Das Nachtschiff, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1992.

Der Liebhaber aus Nordchina, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1993.

Schreiben, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1994.

Nathalie Granger und Die Frau vom Ganges, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1994.

Der Tod des jungen englischen Fliegers, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1995.

C'est tout = Das ist alles, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1996.

Die Schamlosen, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1999.

Yann Andréa Steiner, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2000.

Diese Liebe / Yann Andréa, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2000.

André GIDE: *Die Reise Urians*, Gesammelte Werke in zwölf Bänden, Band VII/1, deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, 1991.

Die enge Pforte, Manesse-Verlag, Zürich, 1995.

Isabelle, DVA, München, 2006.

Die Schule der Frauen, Robert, Geneviève, DVA, Stuttgart, 1991/92/97.

Die Ringeltaube, DVA, München, 2006.

Alain ROBBE-GRILLET: *Der wiederkehrende Spiegel*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1986.

Angélique oder Die Verzauberung, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1989.

Corinthes letzte Tage, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1997.

Die Wiederholung, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2002.

Patrick MODIANO: *Sonntage im August*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1989.

- Straferlaß*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1990.
- Hochzeitsreise*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1991.
- Vorraum der Kindheit*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1992.
- Ruinenblüten*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2000.
- Yann QUEFFÉLEC: *Barbarische Hochzeit*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1987.
- Hüte dich vor dem Wolf*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2001.
- Marie REDONNET: *Hotel Splendid*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1991.
- Jean Marie GOULEMOT: *Gefährliche Bücher: erotische Literatur, Pornographie, Leser und Zensur im 18. Jahrhundert*, Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1993.
- Marguerite YOURCENAR: *Das blaue Märchen und andere Geschichten*, DVA, Stuttgart, 1994.
- Hubert MINGARELLI: *Die Macht des Windes*, Beltz und Gelberg, Weinheim, 1994.
- Paule CONSTANT: *Die Tochter des Gouvernators*, Frankfurter Verlagsanstalt, Frankfurt am Main, 1995.
- Marie NIMIER: *Hypnose für jedermann*, Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1995.
- Lucie AUBRAC: *Heldin aus Liebe*, C.H. Beck, München, 1996.
- Marie NDIAYE: *Die Hexe*, Kunstmann, München 1997.
- Geneviève BRISAC: *Weekend*, Frankfurter Verlagsanstalt, Frankfurt am Main, 1998.

- Geneviève DE GAULLE ANTHONIOZ: *Durch die Nacht*, Arche, Zürich; Hamburg, 1999.
- Frédérique CLÉMENÇON: *Eine Gemeinschaft*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2000.
- Pascale KRAMER: *Die Lebenden*, Arche, Zürich, Hamburg, 2003.
Zurück, Arche, Zürich, Hamburg, 2004.
Abschied vom Norden, Arche, Zürich; Hamburg, 2007.
- Agota KRISTOF: *Die Analphabetin: autobiographische Erzählung*, Ammann, Zürich, 2005.
- Albert COHEN: *Die Tapferen*, Weidle, Bonn 2006.
- Jean-Claude CARRIÈRE; Milos FORMAN: *Goyas Geister*, dtv, München, 2007.
- Yasmine GHATA: *Die Nacht der Kalligraphen*, Ammann, Zürich, 2007.
Die Târ meines Vaters, Ammann, Zürich, 2009.
- Agnès DESARTHE: *Mein hungriges Herz*, Droemer, München 2008.
- Raymond FEDERMAN: *Passat! Geschichte einer Kindheit*, Weidle, Bonn 2008.
- Nathalie KUPERMAN: *Frühstück mit Mick Jagger*, Weidle, Bonn, 2009.
- Amin MAALOUF: *Die Auflösung der Weltordnungen*, Suhrkamp, Berlin 2010.
- Marcel MATHIOT: *Die erotischen Abenteuer des Monsieur Mathiot: Bekenntnisse eines späten Liebenden*, Pendo, München, 2010.

Übersetzungen zusammen mit Xenia Osthelder, Piper 2011

Olivier ADAM: *Gegenwinde*, Klett-Cotta, Stuttgart, 2011.

Maylis DE KERANGAL: *Die Brücke von Coca*, Suhrkamp, Berlin, 2012.

Mit-Herausgeberin von:

Kurt TUCHOLSKY: *Kurt Tucholsky: Gesamtausgabe*, Band 7, Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 2002.

Kurt TUCHOLSKY: *Gedichte: in einem Band*, Insel-Verlag, Frankfurt am Main; Leipzig, 2006.

Remise du Prix à Jacques Legrand

Jacques Legrand doit d'abord faire face à la guerre et à ses aspects les plus douloureux avant de pouvoir entreprendre des études de germanistique et d'entamer une carrière d'enseignant qui le mène de Tunis, à Sarrebruck, en passant par Vienne, Heidelberg, Innsbruck et Hanovre. Il a collaboré à de nombreuses revues de renommée internationale comme p. ex. *La Nouvelle Revue Française*. Depuis plus de 40 ans, Jacques Legrand traduit les classiques de la littérature allemande tels que Theodor Fontane et Ulrich Becher, et surtout des poètes comme Rainer Maria Rilke et Georg Trakl.

L'allocution en l'honneur de Monsieur Jacques Legrand est prononcée en français par Bernhard Böschenstein, professeur émérite de littérature allemande et littérature comparée, expert reconnu au niveau international de Hölderlin et Celan, fin connaisseur de la poésie allemande et française et lui-même traducteur, notamment de Paul Valéry.



Allocution

ELOGE DU TRADUCTEUR JACQUES LEGRAND

BERNHARD BÖSCHENSTEIN

Rendre hommage à un grand traducteur dont l'ensemble des traductions en prose et en vers est très impressionnant, est une tâche des plus nécessaires, mais pas des plus faciles.

A première vue, lorsqu'on considère, parmi les très nombreuses œuvres allemandes traduites par Jacques Legrand, les romans et textes autobiographiques de Theodor Fontane et de Wolfgang Koeppen d'une part, les cycles et poèmes épars de Rainer Maria Rilke et les poèmes majeurs de Georg Trakl d'autre part, dans leur langue originale, on pourrait s'étonner que la même plume se dévoue à des formes et réalisations littéraires si contrastives. Apparemment, nous n'avons pas affaire à un spécialiste d'un type bien défini de création littéraire, mais à un expert capable de rendre justice à des tonalités extrêmement différentes les unes des autres. Quelle est l'explication de ce mystère ? Je répondrais ainsi : La richesse et la variété de l'œuvre de ce traducteur sont dues à sa grande précision, sa fermeté dans la méthode utilisée, son sens de la continuité basé sur la conscience d'être responsable de la totalité d'une œuvre qui compte parfois jusqu'à 700 pages, sa faculté de créer un équilibre entre l'écoute stricte de la parole à traduire et la liberté entièrement maîtrisée de se permettre un degré nécessaire d'autonomie dans les écarts

qui contribuent à la valeur, à la richesse et au charme de l'activité du traducteur.

Les deux œuvres autobiographiques particulièrement attachantes traduites par Jacques Legrand, *Mes années d'enfance* de Fontane, écrite en 1892, à l'âge de 73 ans, et *Jeunesse* de Wolfgang Koeppen, qui est né en 1906, 87 ans après Fontane, traitent toutes deux d'un début dans la vie, avec ceci de particulier, que chacune de ces deux enfances se situe à une ville portuaire de la Mer Baltique, l'une voisine de l'autre, des deux côtés de la frontière entre l'Allemagne et la Pologne : pour Fontane à Swinemünde, pour Koeppen à Greifswald. Pourtant, la différence dans la méthode de décrire les moindres détails enregistrés par le regard enfantin ne saurait être plus grande : Chez Fontane, les expériences les plus négatives, par exemple les souvenirs de l'école, s'intègrent dans une atmosphère bénigne où prévaut l'amour porté à la figure paternelle omniprésente, alors que Koeppen nous dépeint dans un style discontinu une Allemagne où règne le sadisme des tortionnaires et d'un militarisme funeste. Le traducteur nous confronte avec une foule de traits particuliers des plus concrets, des plus matériels, à l'aide d'une force évocatrice soit attirante, soit obsédante.

Un auteur comme Fontane, si fortement tributaire des lieux, qu'il s'agisse de Berlin, de ses environs immédiats ou des régions situées plus à l'Ouest, comme le Harz dans *Cécile*, ou plus à l'Est, aux environs de la Oder, aujourd'hui la frontière avec la Pologne, comme dans *Avant la tempête*, ne peut rayonner dans une autre langue que si la présence du passé et de ses vestiges reste très visible au-delà de la frontière des langues. Cela n'est possible que si tout pédantisme est abandonné au profit d'une langue

véritablement parlée comme celle de Fontane, inspirée par le charme du concert des voix d'une conversation qui révèle les contrastes des générations et des opinions politiques. Le plus long et le plus ancien des romans de Fontane traduits par Jacques Legrand, *Avant la tempête*, composé entre 1854 et 1878, nous amène en pleine crise provoquée par la forte présence de Napoléon d'abord victorieux, ensuite vaincu dans l'Allemagne des années 1812-1813. En inventant des personnages prêts à une conjuration ennemie dirigée contre les troupes françaises et des admirateurs et alliés de Napoléon, Fontane crée une tension permanente qui traverse ce roman du début à la fin. Le traducteur épouse nécessairement les argumentations des deux camps. Cette tâche dépasse tout débat d'idées ou de perspectives politiques, vu qu'il s'agit de faire vivre des personnages presque uniquement à travers leurs formes de conversation. Transcrire une conversation en une autre langue en restant fidèle à des spécificités linguistiques et sociales exige un effort particulier : il s'agit de maintenir l'atmosphère qui trahit tant l'individualité que les préjugés qui confèrent à un personnage une fixation due à des positions arrêtées que le regard souverain du narrateur fait apparaître avec une distance ironique, mais néanmoins bienveillante. Seulement en restant toujours proche de la partition originale, on peut transmettre ces portraits fondés sur l'oralité qui, pourtant, ne peut s'articuler que par l'écrit. L'oralité écrite constitue un paradoxe qui exige du traducteur une mobilité prête à s'investir toujours de nouveau dans l'évocation d'un présent. Il ne peut jamais se permettre un moment de lassitude.

Citons un passage tiré du célèbre *Stechlin*, le dernier roman de Fontane et peut-être le plus apprécié :

« Mich beschäftigen diese Dinge ... Nimm mir's nicht übel, Woldemar, das ist ja gar nichts. Beschäftigen! Ich bin nicht für's Poetische, das ist für Gouvernanten und arme Lehrer [...] aber diese Wendung < sich beschäftigen >, das ist mir denn doch zu prosaisch. Wenn es sich um solche Dinge wie Liebe handelt (wiewohl ich über Liebe nicht viel günstiger denke wie über Poesie, bloß dass Liebe doch noch mehr Unheil anrichtet, weil sie noch allgemeiner auftritt) - wenn es sich um Dinge wie Liebe handelt, so darf man nicht sagen, < ich habe mich damit beschäftigt >. Liebe ist doch schließlich immer was Forsches, sonst kann sie sich ganz und gar begraben lassen [...] so ganz ohne Stimulus, wie man, glaub' ich, jetzt sagt, so ganz ohne so was geht es nicht; alle Menschheit ist darauf gestellt, und wo's einschläft, ist so gut wie alles vorbei. »⁴²

La version française se lit comme un texte original grâce à la simplicité et au ton naturel que le traducteur réussit à nous faire entendre, sans que l'on ait l'impression qu'il ait eu à vaincre des résistances venant de la < langue d'arrivée > :

« < Que je m'occupe de la question ... > Ne m'en veuille pas, Woldemar, ça ne veut rien dire. S'occuper! Je ne suis pas pour la poésie, c'est bon pour les bonnes d'enfants et les maîtres d'école pauvres [...] mais ce verbe : s'occuper est quand-même trop prosaïque pour moi. Quand il s'agit de choses comme l'amour (quoique mon jugement sur l'amour ne soit pas beaucoup plus indulgent que celui que je porte sur la poésie, avec cette différence que l'amour provoque plus de malheurs parce qu'il est plus répandu), quand il s'agit de ces choses, on ne peut pas dire : < Je me suis occupé de la question >. L'amour, c'est du vivant, du pétulant, ou alors il n'a plus qu'à aller se faire enterrer [...] s'il n'y a pas de stimulant, comme on dit aujourd'hui, je crois, s'il n'y a pas quelque chose dans ce genre-là, ça ne va plus ;

42 Theodor Fontane : *Das erzählerische Werk*, Große Brandenburger Ausgabe, Band 17 : *Der Stechlin*, Aufbau Verlag, Berlin, 2001, S. 57f.

l'humanité tout entière repose là-dessus et si ça s'endort, c'est pratiquement la fin. »⁴³

En poésie, il en va tout autrement. Là, la langue est porteuse d'innovations denses et souvent complexes et demande au traducteur d'être lui aussi un inventeur plus qu'un témoin attentif. Même si les deux poètes que vous avez le plus souvent traduits, Rilke et Trakl, ont vécu et écrit dans les mêmes années, leurs créations ne sauraient être plus différentes. Si l'un tend souvent vers des développements explicites, l'autre privilégie les silences, les interruptions, les contractions, et se méfie d'une réflexivité novatrice, en restant fidèle à son témoignage d'un destin qui se sait troublé et menacé. Vous êtes à même de rendre justice aux deux tonalités, ne craignant ni les cheminements riches en exégèses de l'un, ni le poids de la damnation présente dans les paroles de l'autre. Car vous gardez face à ces contrastes le calme de celui qui est là pour transmettre des mots et non des comportements psychologiques. Je ressens comme lecteur de vos traductions que les vers français se referment dans leur force et leur présence et contribuent à la construction d'un édifice qui tient. Et cela est même vrai des cycles rilkéens qui se veulent une improvisation, comme les fruits d'un hiver passé entre 1906 et 1907 à Capri ou les sept poèmes jaillissants de vie qui constituent l'audacieux cycle phallique.

Choisissons parmi les poèmes de Rilke adressés à la nuit un des plus concentrés, composé à Paris en 1914 :

Hebend die Blicke vom Buch, von den nahen zählbaren
Zeilen,
in die vollendete Nacht hinaus:

43 Theodor Fontane : *Le Stechlin*, traduit par Jacques Legrand, Bibliothèque allemande, P.O.L., Paris, 1981, p. 53.

o wie sich sternegemäß die gedrängten Gefühle verteilen,
so als bände man auf,
einen Bauernstrauß:

Jugend der leichten und neigendes Schwanken der
schweren
Und der zärtlichen zögernder Bug - ,
Überall Lust zu Bezug und nirgends Begehren;
Welt zu viel und Erde genug.⁴⁴

La version française se doit d'éviter tout maniérisme qui pourrait s'infiltrer dans les passages dominés par des formules où triomphe un degré insolite d'abstraction. Vous avez su contourner ce danger en restant très proche du texte original :

Levant les yeux du livre, des lignes proches et dénombrables,
vers la nuit accomplie :
ô comme telles des étoiles s'égaillent
les sentiments foisonnants
comme un bouquet de fleurs des champs
qu'on délierait :

Jeunesse des légers, balancement des lourds,
galbe hésitant des tendres -,
Partout un désir de rapport, nulle concupiscence ;
trop d'univers, assez de terre.⁴⁵

Peut-être que la lecture d'un exemple révélateur de la poésie de Trakl pourrait-elle nous aider à concrétiser le contraste indiqué de manière abrégée entre les deux poètes presque contemporains encore formés par l'Empire austro-hongrois : *Siebengesang des Todes* est un des poèmes majeurs de Trakl

44 Rainer Maria Rilke : Werke: Kommentierte Ausgabe in vier Bänden, hrsg. von Manfred Engel und Ulrich Fülleborn, Band 2 : *Gedichte 1910-1926*, Insel Verlag, Frankfurt am Main; Leipzig, 1926, S. 94.

45 Rainer Maria Rilke : *Œuvres poétiques et théâtrales*, Bibliothèque de la Pléiade, éd. Gerald Stieg, Paris, 1997, p. 675.

qui est construit sur l'alternance de strophes synthétiques et de strophes livrées à un thème destructeur. Vous parvenez à faire le lien entre ces désaccords voulus :

Voici le début du poème de Trakl :

Siebengesang des Todes

Bläulich dämmt der Frühling ; unter saugenden Bäumen
Wandert ein Dunkles in Abend und Untergang,
Lauschend der sanften Klage der Amsel.
Schweigend erscheint die Nacht, ein blutendes Wild,
Das langsam hinsinkt am Hügel.⁴⁶

Septuor de la mort

Bleuâtre lueur crépusculaire du printemps; sous des arbres
qui l'aspirent
Une âme obscure va vers le soir et vers les profondeurs,
Tendant l'oreille au chant plaintif et doux du merle.
La nuit, muette apparaît, sanglant gibier
Qui lentement s'affaisse au flanc de la colline.⁴⁷

La fidélité ici repose sur l'alternance entre l'égalité des deux versions et les écarts exigés par les lois de la syntaxe qui diffèrent d'une langue à l'autre. Cette union de la proximité et de la distanciation fait la réussite de la traduction.

Parmi les nombreux traducteurs de Trakl en français, dont notre compatriote, resté gravé dans nos mémoires, Gustave Roud, vous êtes un de ceux qui n'ont jamais connu la ten-

46 Georg Trakl : *Dichtungen und Briefe*, hrsg. von Walther Killy und Hans Szklénar, Band 1, Salzburg, O. Müller, 1969, S. 126.

47 Georg Trakl : *Poèmes II (Poèmes majeurs)*, traduction par Jacques Legrand, GF Flammarion, Paris, 1993, p. 251.

tation d'un maniérisme narcissique ni d'un laisser aller qui cède à la facilité. J'ai toujours aimé vos choix qui se situent à distance d'un langage trop proche du romantisme ou au contraire d'un style visant trop expressément le choc. Votre Trakl est un poète qui se montre dans toutes ses difficultés et qui n'abandonne pourtant jamais sa magie incantatoire. C'est bien pour cette raison que vous recevez ce soir le Prix lémanique de la traduction.

Bibliographie de l'allocution de Bernhard Böschenstein

- FONTANE, Theodor : *Das erzählerische Werk*, Große Brandenburger Ausgabe, Band 17: *Der Stechlin*, Aufbau Verlag, Berlin, 2001.
- FONTANE, Theodor : *Le Stechlin*, traduit par Jacques Legrand, Bibliothèque allemande, P.O.L., Paris, 1981.
- RILKE, Rainer Maria : *Werke* : Kommentierte Ausgabe in vier Bänden, hrsg. von Manfred Engel und Ulrich Fülleborn, Band 2 : *Gedichte 1910-1926*, Insel Verlag, Frankfurt am Main; Leipzig, 1996.
- RILKE, Rainer Maria : *Œuvres poétiques et théâtrales*, Bibliothèque de la Pléiade, éd. Gerald Stieg, Paris, 1997.
- TRAKL, Georg : *Dichtungen und Briefe*, hrsg. von Walther Killy und Hans Szklénar, Band 1, O. Müller, Salzburg, 1969.
- TRAKL, Georg : *Poèmes II (Poèmes majeurs)*, traduction par Jacques Legrand, GF Flammarion, Paris, 1993.

Remerciement

JACQUES LEGRAND

Madame,
Monsieur l'attaché culturel,
Cher Professeur Böschenstein,
Mesdames et Messieurs,

lorsque j'ai appris l'honneur qui m'était échu, je me suis dit: pourquoi moi? Il y en a tant d'autres qui l'eussent mérité. Puis je me suis rendu compte que cette interrogation équivalait à critiquer le verdict d'un jury tellement bienveillant, et je ne pouvais me le permettre! J'accepte donc avec joie cette distinction que je dédie à tous mes compagnons de « misère et de splendeur », pour reprendre le beau titre de José Ortega y Gasset, et je remercie de tout cœur le jury, de même que, de tout cœur, je remercie les mécènes qui me permettent de séjourner ici, « A Vevey sous les verts pommiers »⁴⁸ et qui, surtout, honorent et défendent la traduction.

Car elle a bien besoin d'être défendue, la traduction. De tous temps elle a été malmenée - par des éditeurs, des écrivains, des critiques ... Mais ce qui est intolérable, c'est de la voir malmenée par de grands esprits que l'on aime et dont on n'attendait pas une telle attitude.

48 Alfred de Musset: *La nuit de décembre*, in *Poésies nouvelles*, Paris, Genève, Editions Slatkine, 1995, S. 85.

Dans le premier chapitre des *Caractères* de La Bruyère, parue en 1686, je lis ceci :

Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieure et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre et le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs: ils ne pensent point, ils disent ce que les autres ont pensé.⁴⁹

Et voilà! Catulle, Luther, Goethe, les Romantiques allemands, Baudelaire, Rilke, Valéry, vos grands compatriotes Gustave Roud et Philippe Jaccottet ne sont plus que gens « inférieurs et subalternes » qui ne pensent pas dès qu'ils prennent la plume du traducteur. On se croirait revenu aux temps moyenâgeux où des théologiens se demandaient si les femmes avaient une âme. Les traducteurs ont-ils la faculté de penser?

En fait, la question est de savoir quel sens donner au verbe « penser ». Il est évident que le traducteur ne pense pas, originellement, l'œuvre qu'il a devant lui, il ne la crée pas, il n'en est pas responsable. Il doit « seulement » la re-crée – donc la re-penser. D'autres confrères ont décrit, avec un talent que je ne saurais avoir, le combat que mène le traducteur contre, et avec l'auteur, contre, et avec lui-même – combat qui relève, c'est un truisme, du domaine de la réflexion, laquelle, dit le Robert, est « retour de la pensée sur elle-même », donc une pensée active, sur-activée. Bien sûr que l'auteur réfléchit, lui aussi, mais j'ai l'impression, et ici nous touchons au paradoxe, que le traducteur doit « y réfléchir à deux fois », PLUS et plus intensément que l'auteur. Celui-ci, en effet, est libre de

49 Jean de la Bruyère : *Les caractères de Théophraste* traduits du grec; avec *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, Ed. Garnier, Paris, 1986, S. 93.

ses décisions, alors que le traducteur en est l'esclave, il est *contraint*.

Or la contrainte est féconde, elle oblige l'homme à se surpasser:

C'est grâce à la contrainte que le maître s'avère,⁵⁰

a dit Goethe :

In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister.⁵¹

Notre pauvre traducteur donc, poussé par la nécessité, recourant à la marge de liberté qui lui est concédée, va devoir puiser dans ses ressources, ressources de son imagination, de sa culture, de ses réserves lexicales, de ses intuitions. Il va « tourner autour du pot », manier « l'art de la ruse » (j'emprunte cette subtile idée au grand traducteur de Montale, Patrice Dyerval-Angelini), bref, tous les moyens sont bons pour obtenir la moins imparfaites des équivalences.

Pour illustrer ces notes, qui risquent d'être un peu sèches, je vais vous donner un exemple typique de ce à quoi peuvent aboutir la personnalité, la culture d'un traducteur :

Dans un poème de Rilke, *Die Rosenschale*, *La coupe de roses*, il est question pour la rose de « transformer le monde extérieur in eine Hand voll Innres ... »⁵²

50 Traduction de Jacques Legrand.

51 Johann Wolfgang von Goethe : *Natur und Kunst*, in *Sämtliche Werke. Briefe, Tagebücher und Gedichte*, Band 2, Deutscher Klassiker Verlag, Frankfurt am Main, 1988, S. 839.

52 « die Welt da draußen [...] in eine Hand voll Innres zu verwandeln » in Rainer Maria Rilke: *Die Rosenschale, Neue Gedichte*, in *Werke*, Band 1, Insel Verlag, Frankfurt am Main und Leipzig, 1996, S. 510.

Une fois qu'on est venu à bout de ce diabolique et fascinant neutre substantivé qui fait les délices des écrivains allemands et le supplice de leurs traducteurs, la solution est aisée:

« transformer le monde extérieur / en une poignée de monde intérieur ».⁵³

Oui, mais quand on s'appelle Philippe Jaccottet, qu'on est un grand poète et qu'on possède une connaissance approfondie de Rilke, on dispose de ressources supplémentaires. On sait, par exemple, qu'il existe un mot français que Rilke aimait beaucoup et jugeait intraduisible: le mot « paume ». Et ce mot va dicter à Jaccottet sa traduction:

« transformer le dehors / en une paume pleine d'intériorité ».⁵⁴

C'est là une de ces rares réussites qui ont fait dire à d'Annunzio: « Bien traduire, c'est égaliser ». Quelle parole réconfortante pour nous autres traducteurs! Or, cent ans avant d'Annunzio, un personnage considérable était allé bien plus loin:

« Traduire, c'est créer, au même titre que produire ses propres œuvres
- et c'est plus difficile et plus rare »⁵⁵,

« Übersetzen ist so gut dichten, als eigne Werke zustande bringen
- und schwerer, seltener ».⁵⁶

Voilà ce qu'écrivait en 1797 le grand poète allemand Novalis.

53 Traduction de Jacques Legrand.

54 Philippe Jaccottet : Rilke, Ed. du Seuil, Paris, 1970, S. 61.

55 Traduction de Jacques Legrand.

56 Novalis : *Das dichterische Werk : Tagebücher und Briefe*, Carl Hanser Verlag, München, 1978, S. 42.

Mesdames et Messieurs, ces deux prises de position émanant de deux personnalités radicalement différentes, premièrement confortent le paradoxe que j'énonçai tout à l'heure, deuxièmement frappent d'inanité, me semble-t-il, le triste jugement de La Bruyère. C'est sur cette éclatante réhabilitation du traducteur - si tant est qu'elle fût nécessaire - que je clorai ces quelques réflexions.

Je vous remercie de votre patience.

Bibliographie de l'œuvre de Jacques Legrand

- Carl AMERY : *Fin de la providence*, Le Seuil, Paris, 1976.
- Ulrich BECHER : *La chasse à la marmotte*, Le Seuil, Paris, 1972.
L'ex-Casino-Hôtel, Robert Laffont, Paris, 1975.
- Peter-O. CHOTJEWITZ : *Romans d'amour d'un incendiaire*, Belfond, Paris, 1980.
Ces messieurs du petit matin, Belfond, Paris, 1981.
- Theodor FONTANE : *Le Stechlin*, P.O.L. Hachette, Paris, 1981.
Avant la tempête, Aubier, Paris, 1992.
Mes années d'enfance, Aubier, Paris, 1993.
Cécile, Aubier, Paris 1994, réédité en poche chez Garnier-Flammarion, Paris, 1998.
- Hartmut GAGELMANN : *Le sourire de Kai*, Belfond, Paris, 1984.
- Ludwig HARIG : *Manuel de conversation à l'usage des membres du Marché commun dans le cadre de la coopération franco-allemande*, roman, Belfond, Paris, 1973.
Vers l'âge d'or, Belfond, Paris, 1977.
- Gustav René HOCKE : *Mystique réaliste, l'œuvre de Jutta Cuny*, in : *Jutta Cuny*, ouvrage collectif, Edition Bora, Bologne, 1976.
Para-réalisme et néo-maniérisme, in : *Ljuba*, ouvrage collectif, Belfond, Paris, 1978.
- Wolfgang KOEPPEN : *Jeunesse*, P.O.L. Hachette, Paris, 1979.

- Karl KRAUS : *Enquête sur Karl Kraus*, à paraître fin 2012 dans la revue *Europe*.
- Karl LUBOMIRSKI : *Cendre et lumière*, poèmes, Arfuyen, Paris, 1997.
- Thomas MANN ; *Questions et réponses*, Belfond, Paris, 1986.
- Bertha PAPPENHEIM : *Le Travail de Sisyphe*, Des Femmes, Paris, 1986.
- Sandra PARETTI : *L'arbre du bonheur*, Belfond, Paris, 1983.
L'oiseau de paradis, Belfond, Paris, 1986.
- Rainer Maria RILKE : Œuvres en prose :
Ewald Tragy - Aventure II - La lettre du jeune travailleur, in : R. M. Rilke, *Œuvres I*, Le Seuil, Paris, 1966.
Ewald Tragy, Le Seuil, Collection « Points », Paris, 1997.
Lettres à une compagne de voyage, La Quinzaine littéraire : Louis Vuitton, Paris, 1995.
 Œuvres poétiques :
 Extraits de *Poèmes de jeunesse - Le livre des images - Le livre d'heures*, in : R. M. Rilke, *Œuvres II*, Le Seuil, Paris, 1972.
Requiem - La vie de Marie - Sept poèmes phalliques - A la nuit - Extraits des papiers posthumes du Conte C. W. - Correspondance poétique avec Erika Mitterer - poèmes divers, in : R. M. Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*, Gallimard « La Pléiade », Paris, 1997.
Le livre de la pauvreté et de la mort, Arfuyen, Paris, 1997.
Nouveaux poèmes II, Le Seuil, Collection « Points », Paris, 2008.

- Georg TRAKL : *Poèmes majeurs*, Aubier, Paris, 1993.
Poèmes I et II (édition intégrale), Garnier-Flammarion, Paris, 2001.
- Johannes URZIDIL: *Le Triptyque de Prague*, Desjonquères, Paris, 1988.
La Maison des neuf diables, Desjonquères, Paris, 1989.
Prague, la bien-aimée perdue, Desjonquères, Paris, 1990.
La fuite de Kafka, et autres nouvelles, Desjonquères, Paris, 1991.
- Arnold ZWEIG : *Sortilèges à Palerme*, Desjonquères, Paris, 2000.
- Stefan ZWEIG : *Journaux 1912-1940*, Belfond, Paris, 1986, réédité chez Le Livre de poche, Paris, 1995.
- Friderike et Stefan ZWEIG : *L'amour inquiet*, correspondance 1912-1942, Paris : Des Femmes, 1987, réédité chez 10/18, Paris, 2001.

Remerciements de la Fondation du Prix lémanique de la traduction

Pour clore cette 10^e remise du Prix lémanique de la traduction, j'aimerais adresser mes remerciements à tous les participants et tout spécialement à l'Ambassade d'Allemagne à Berne et son attaché culturel Dr. Otto Schneider, ainsi qu'aux fondations et institutions qui ont soutenu ce Prix par un don, à savoir la Fondation de Famille Sandoz, la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature, la Loterie Romande, le Centre de Traduction Littéraire de Lausanne et le Collège de traducteurs Looren.

Mes remerciements tout particuliers vont aux jurés de cette édition 2012, à savoir Thomas Hunkeler, Josef Winiger et Martin Zingg pour le jury « allemand » et Bernard Banoun, Marion Graf et François Mathieu pour le jury « français ».

Merci à vous tous pour votre engagement en faveur de la traduction littéraire.

Irene Weber Henking

Le Prix lémanique de la traduction en quelques mots

Objectifs

Les créateurs du Prix lémanique de la traduction ont voulu souligner par cet acte l'importance des échanges entre les langues française et allemande, et l'enrichissement mutuel que ces deux cultures peuvent s'apporter, ainsi que les aspects largement positifs qui existent dans les relations entre ces deux langues et leurs cultures. Cette démarche aimerait contribuer à relativiser, sans espérer les éliminer totalement, les problèmes de communication trop souvent évoqués. Il semble évident aux instigateurs de ce prix qu'une bonne compréhension entre le français et l'allemand, en Suisse et en Europe, est essentielle.

Il est aussi primordial que le français et l'allemand de Suisse soient mis en relation avec les mêmes langues parlées dans d'autres pays d'Europe. C'est pourquoi les personnes primées proviennent de divers pays, de Suisse bien sûr, mais aussi de France et d'Allemagne.

Pour bien souligner que la traduction suppose une collaboration entre deux langues, et qu'il ne s'agit en aucun cas d'une appropriation, d'une expropriation ou de quelque procédure à sens unique, ce prix est remis à deux traducteurs en même temps.

Historique

Le Prix lémanique de la traduction a été créé en 1985 à l'initiative de Walter Lenschen, professeur honoraire de l'Université de Lausanne. Un montant de Fr. 10'000.- est remis à chaque traducteur lauréat. Depuis 2009, le Prix lémanique de la traduction est également doté d'un séjour au Collège de traducteurs Looren, en Suisse. La survie de ce Prix dépend uniquement du soutien financier d'institutions et de sponsors privés.

Décerné tous les trois ans, le Prix lémanique de la traduction a déjà récompensé les lauréates et les lauréats suivants :

- | | |
|-------|--|
| 1985: | Walter Weideli (Suisse romande)
et Eugen Helmlé (Allemagne) |
| 1988: | Philippe Jaccottet (Suisse romande)
et Elmar Tophoven (Allemagne) |
| 1991: | Gilbert Musy (Suisse romande)
et Helmut Kossodo (Allemagne) |
| 1994: | Georges-Arthur Goldschmidt (France)
et Brigitte Weidmann (Suisse allemande) |
| 1997: | Etienne Barilier (Suisse romande)
et Hanno Helbling (Suisse allemande) |
| 2000: | Colette Kowalski (France) et
Yla Margrit von Dach (Suisse allemande) |
| 2003: | Claude Porcell (France)
et Hans Stillet (Allemagne) |
| 2006: | Marion Graf (Suisse romande)
et Josef Winiger (Allemagne) |
| 2009: | Eva Moldenhauer (Allemagne)
et Bernhard Kreiss (France) |

© 2013

Centre de Traduction Littéraire

Université de Lausanne

Anthropole

CH-1015 Lausanne

www.unil.ch/ctl

ISBN 2-88357-059-0

Couverture: Oxyde

Mise en page: R. W. Müller Farguell

Impression: OS Druck Schurter & Co., CH-8193 Eglisau

Publié avec le soutien de l'Université de Lausanne
et de la Ville de Lausanne


UNIL | Université de Lausanne

• • • • •
L a u s a n n e • •